Relecture *Mercure de France* – année 1912

1912

Articles du *Mercure de France*, année 1912

## **Tome XCV, numéro 349, 1er janvier 1912**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1912#body-1)

**Art ancien.   
L. Gielly, *Le Sodoma* (188 p. in-16 + 24 grav. Plon, 3 fr. 50)**

Tristan Leclère [Tristan Klingsor].

Tome XCV, numéro 349, 1er janvier 1912, p. 194-198 [196].

Dans la même collection, celle des *Maîtres de l’Art*, M. L. Gielli, vient de publier un ouvrage sur Giovann-Antonio Bazzi, dit *le Sodoma*. Il montre que le Sodoma ne subit qu’indirectement l’ascendant du Vinci, et que Giovann-Antonio, né à Verceil en 1477, fut dès l’âge de treize ans mis en apprentissage chez Martino Spanzotti, petit maître attardé dans les formules quattrocentistes, dont la *Vierge* du musée de Turin ne manque cependant pas d’un certain charme archaïque. Si les œuvres de chevalet de Sodoma sont d’un faire mince et lisse, peu agréable, par contre les fresques ont conservé une ampleur de métier et un pouvoir de séduction incomparables. Celles du couvent de Monte Oliveto, entre autres le fragment des *Courtisanes* (1505), celles de la Farnésine et mieux encore celles de l’Oratoire San Bernardino à Sienne (1518) comptent parmi les plus belles peintures murales du commencement du xvie siècle : les reproductions qui accompagnent l’étude très détaillée de M. Gielly permettent suffisamment d’en juger.

Tome XCV, numéro 352, 16 février 1912

**Les Journaux.   
Casanova *(La Dépêche*, 26 janvier)**

R. de Bury [Remy de Gourmont].

Tome XCV, numéro 352, 16 février 1912, p. 850-854 [850-853].

M. Octave Uzanne est l’homme de France qui connaît le mieux Casanova et qui est le plus capable de l’expliquer. Il a réuni sur le personnage un dossier considérable qu’il se décidera peut-être un jour à distiller. Ce serait important. Je range Casanova parmi les personnages pierre de touche. Selon qu’on se plaît ou non avec lui, on est ou on n’est pas d’une certaine qualité humaine. On peut certainement être conseiller municipal ou académicien, on ne fait pas partie de la libre phalange. M. Uzanne aime Casanova et ne perd pas une occasion de le défendre contre les attaques des méchants en même temps qu’il recueille tout ce qui peut corroborer sa bonne foi et sa véracité. Voici, à propos d’un livre italien, *Lettres de Femmes à Casanova*, un article des plus curieux trouvé dans l’inépuisable Dépêche. On y trouvera, je pense, la preuve que les personnages des *Mémoires* sont bien des personnages historiques :

Casanova laissa au château de Dux, en Bohême, où il mourut, d’innombrables papiers dont je possède, depuis plus de vingt ans, l’intéressante copie et que mes travaux, ma vie errante, ma curiosité peut-être trop éclectique me détournèrent, jusqu’ici, de mettre au jour. Ce que je n’ai pu faire, de plus jeunes le tentent aujourd’hui après des séjours prolongés dans cette bibliothèque du duc de Waldstein, où le vieux coureur de femmes, l’aventurier cosmopolite avait pris sa retraite, où il vécut quatorze années consécutives et où il laissa toutes les paperasses et lettres qu’il était parvenu à conserver, Dieu sait comment, au milieu de son existence de bâton de chaise.

C’est ainsi que je viens de recevoir, de Milan, un coquet et solide volume intitulé : *Lettere di Donne a Giacomo Casanova*. Ces *Lettres de femmes* adressées au grand-prêtre du Dieu des Jardins ont été recueillies et commentées par un jeune érudit italien, M. Aldo Ravà, avocat vénitien, qui semble devoir se consacrer tout entier à la mémoire de son magistral concitoyen, lequel demeura longtemps au service de la Sérénissime République, d’une façon plutôt occulte et pas très recommandable, aussitôt après sa fameuse *Fuite des Plombs*, si discutée, encore si discutable.

[…]

Tome XCVI, numéro 354, 16 mars 1912

[…]

On ne peut parler d’une manière générale de l’Italie, car elle n’est une que de nom : il y a beaucoup de distinctions à faire, mais la première et la plus importante est la distinction entre la bourgeoisie et le peuple. En dépit de certaines apparences de familiarité entre les classes, elle est nettement marquée dans la vie, dans les usages et même dans la langue : tout vrai bourgeois se croit supérieur *par définition* aux travailleurs manuels, il les regarde de son haut, avec une condescendance dédaigneuse. On sait que l’Italien a deux formes de politesse où nous n’en avons qu’une : il dit *voi* (vous) et *Lei* ou *Ella*(Elle, c’est-à-dire sa seigneurie) ; c’est cette dernière forme que l’on emploie toujours, particulièrement en Toscane, quand on s’adresse à une personne à qui l’on veut témoigner des égards ; un bourgeois ne manquera pas d’en faire usage quand il aura à faire à un autre bourgeois, il ne remploiera jamais quand il s’adressera à un homme du peuple, mais il dira *voi*, ou, avec une nuance de familiarité méprisante, *tu*.

[…]

**Archéologie, voyages.   
Memento [extrait]**

Charles Merki.

Tome XCVI, numéro 354, 16 mars 1912, p. 391-396 [396].

[…] *Deux expéditions scientifiques en Tripolitaine*, par M. E. Dupuy ; […] *Gubbio, Cité du moyen-âge*, par Th. Moreau Néret […]. — Parmi les publications récentes, enfin je ne puis qu’annoncer présentement les ouvrages de Gabriel Faure, *Heures d’Italie*, tome II, Fasquelle, 3 fr. 50. […]

Tome XCVII, numéro 360, 16 juin 1912

**Nausicaa retrouvée**

Philippe Champault.

Tome XCVII, numéro 360, 16 juin 1912, p. 745-767.

**II**

[…]

Au lieu de se terminer en pointe, le cap présente, sur plus d’un kilomètre, un large front en ligne droite. En son milieu, il porte à cent quinze mètres d’altitude une éminence qui semble divisée en trois par deux : larges déchirures ; c’est la *guardiola* di Zale. À une dizaine de mètres plus bas, commencent à droite et à gauche, et dans le plan du front, deux courbes légèrement convexes, qui bientôt s’abaissent d’un mouvement lent et symétrique, et sont, à quatre cents mètres de leur commune origine, sur le point de se perdre, chacune de leur côté, dans les flots, quand brusquement l’une et l’autre se relèvent en un ressaut. Ainsi interrompu, le mouvement de descente reprend ensuite ; et cent mètres plus loin, à la pointe Cornacchia vers le nord, à la pointe Caruso vers l’ouest, la double ligne disparaît sous la vague.

[…]

En résumé, toutes les indications du texte concernant la ville d’Alcinoos se retrouvent dans le Nerone et dans ses abords ; […]

Tome XCIX, numéro 365, 1er septembre 1912

**Lettres italiennes**

Ricciotto Canudo.

Tome XCIX, numéro 365, 1er septembre 1912, p. 195-199

**Memento**

[…]

Mais j’ai signalé ici même, lors de la mort de ce grand poète, les luttes « régionales » qui divisèrent jadis les partis « littéraires » en carducciens les écrivains septentrionaux de la péninsule) et en rapisardiens (les écrivains méridionaux et siciliens). Les étudiants milanais semblent perpétuer même après la mort du poète l’hostilité qu’il endura si fièrement toute sa vie. Mais ils auraient pu choisir, au moins, pour le remplacer, un autre poète : Marradi, par exemple !

Tome XCIX, numéro 367, 1er octobre 1912

**Lettres italiennes**

Ricciotto Canudo.

Tome XCIX, numéro 367, 1er octobre 1912, p. 651-657.

**Memento**

[…]

— A. Beltramelli : *Un tempio d’amore*. Sandron, Palerme.

Tome C, numéro 369, 1er novembre 1912

**Échos**

Mercure.

Tome C, numéro 369, 1er novembre 1912, p. 215-223 [220, 220-221].

**La protection des paysages de montagne [extrait]**

[…]

Les Alpes italiennes, longtemps ignorées des touristes, s’efforcent aujourd’hui de rattraper les distances. À Courmayeur, on a installé au pied du Mont-Blanc, près du glacier de la Brenva, un hideux guignol de gigantesques bonshommes en bois peinturlurés qui font la joie des *villegianti* italiens. Un écrivain lombard a protesté cet été contre la façon dont on a abîmé Macugnaga, dans le *Proverbano*, l’organe des hôteliers du lac Majeur, qui ont eu le courage d’insérer sa protestation.

[…]